

# KOUMAN YÉ LAFIA YÉ

*« Se raconter pour se libérer »*



*La nouvelle de Bollé*

**TAKABA**  
EDITIONS

**La Nouvelle de Bollé**

**\*\*\***

**Kouman yé lafia yé**

*« Se raconter pour se libérer »*

**\*\*\*\***

**Première Édition**

**\*\*\***

**Par l'Association Un  
Livre Pour Deux Mains  
/ Kalan ani Gnèta -  
1LP2MKAG**

**TAKABA**  
EDITIONS

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Mali -  
Mars 2019

ISBN : 978-99952-902-2-1

© Editions TAKABA, 2019

Tous droits réservés

Nouvelle inspirée des interviews  
de 65 pensionnaires volontaires du  
Centre de Bollé

*Livre écrit sous la direction de  
messieurs N'fana DIAKITÉ, Modibo  
DAMA, Adama SANGARÉ et Bassidiki  
DIAKITÉ*

**Éditions TAKABA**  
**Sotuba ACI - Route de Koulikoro**  
**BP : 9072, Bamako, Mali**  
**E-mail : [editiontakaba@gmail.com](mailto:editiontakaba@gmail.com)**  
**Tel : (00 223) 76 84 84 45 / 63 17 30 87**

*Ouvrage réalisé grâce à l'appui financier de Voice*

## PRÉFACE

J'ai tout de suite accepté lorsqu'on m'a proposé de préfacer ce livre. Je crois que c'est le plus grand honneur qui m'ait été fait. Je suis une ex détenue, donc je ne dirai pas mon nom. Parce que vous connaissant, il suffit que je dévoile mon identité pour que tous mes projets soient fichus à l'air. Ils me colleront le dénominatif de *kasoladen*<sup>1</sup> à jamais, j'en suis certaine. Et comme c'est mon droit de ne pas dire mon nom, alors je ne dirai rien. Merci.

Moi, personnellement, j'ai regretté mon acte qui m'a conduite en prison. Mais je n'en veux pas non plus à ma copine de prison qui dit que si c'était à refaire, elle n'hésiterait pas. Parce que selon elle, justice est injuste.

---

1. Prisonnière en langue bambara.

Bon, c'est sa liberté d'expression et de pensée et je respecte son choix.

Quant à moi, je voudrais simplement donner un conseil aux jeunes filles et aux femmes. Prière et par pitié allez-y à l'école. C'est tout.

Pour finir, je vais prier et je vous invite à répéter après moi. Ensuite, pensez ce que vous voulez de moi, puisque je vous emmerde !

Que Dieu nous épargne de la prison !

Amina.

Merci !

**Anonyme**



On ne peut s'en rendre compte tout de suite car tout va très vite. On est submergé par une colère noire et indescriptible. Jusqu'au moment où on sent que c'est fini. L'irréparable est fait. Le couteau est parti et revenu ensanglanté ou l'eau bouillante a déjà fait son effet, effaçant toute la noirceur de la peau pour laisser place à la rougeur.

Dans les premières heures, on est vainqueur. Justice a été faite, jusqu'au moment où on vient t'annoncer que ton ennemi n'a pas survécu. Le coup porté est allé plus loin que tu ne l'imaginais. Ta colère t'a joué un sale tour. Tout s'effondre autour de toi. Tu reviens à la réalité. Tu redeviens humain. Le démon qui t'incarnait t'abandonne. Ta vie vient de

basculer. Elle ne sera plus jamais la même ni pour toi-même ni pour les autres, dont les regards t'en disent vraiment long. Tu sens que tu vas être lâché. Et finalement tu es lâché. Les regards se détournent de toi. Ceux des tiens aussi, qui n'osent plus te regarder en face comme si ton regard contenait enfin quelque chose de sale, de répugnant qui blesserait leurs yeux. Tu veux montrer que tu es toujours humain, que c'est le diable qui a triomphé de toi, que tu ne voulais pas aller aussi loin, que tu regrettes, mais nul visage sur lequel tu ne lis que du dégoût, du rejet à ton égard. Tu as finalement envie de te fuir toi-même. Mais comment ? Tu te sens dans un mauvais rêve. Et pourtant c'est bien toi. Tu es bien dans la réalité. Des chuchotements insistants qui deviennent bourdonnements et

qui, en fin de compte, tombent dans tes oreilles te taxant de criminel. Quelle misère ! Personne pour comprendre la terrible angoisse qui te serre les entrailles. Personne pour comprendre que ce n'est pas ce que tu voulais faire. Tu es seul au monde, comme un chien répugnant qu'on éloigne à coups de pierres. Tout regard que tu veux rencontrer se baisse et se détourne de toi. Tu ne veux plus de toi-même. C'est le vide immense. Tout te fuit, même la force de pleurer. Le temps s'arrête.

\*\*\*

C'était la rage. Une rage extrême. Ma colère n'avait jamais été aussi vive et irréfléchie. J'ai vraiment trop patienté. Je ne suis pas une

lâche. On va se battre. Je ne sentais plus rien, même pas mon sang qui giclait comme un poulet égorgé. Je me venge. J'ouvre la main. C'était la rage totale. La lame est allée loin finalement. Elle est enfin tombée, les mains plaquées contre le cou... La bouche ouverte... Les yeux révulsés... J'essayais de cacher ma peur. Elle se mit à convulser, puis rien. Froide, la voilà étalée. Mais qu'est-ce qui se passe ? Est-elle au sérieux ? L'autre criait toujours. Je me mis aussi à crier en appelant au secours. Elle n'était plus mon ennemie. Elle était enfin la fin de ma rage, de notre rage. Elle n'était plus celle contre qui je me battais. C'était moi-même que je voyais étalée par terre, inerte. Le démon quittait mon corps, il détalait et me laissait seule face à ma victoire, ou plutôt ma défaite. Le temps s'était arrêté. J'aurais aimé qu'il

---

revienne en arrière pour que nous puissions, ou du moins, je puisse éviter de me battre avec elle. Ce n'est pas moi, non ce n'est pas moi dans ce malheur. Je voulais me convaincre qu'il ne se passait rien. Mais mon sang qui coulait était vrai. Ma peur était vraie. Tout ce monde autour de moi, non de nous, était vrai. Et ces murmures, « – Elle est morte ! » ; « – Elle l'a tuée ! », étaient vrais. Je ne rêvais pas. Et pourtant, c'est elle qui a commencé. Pourquoi n'ai-je pas fui comme je le fais d'habitude ? Pourquoi ai-je répondu ? Pourquoi sommes-nous allées aussi loin ? Tout ce monde, les yeux braqués sur nous. Je sombrais dans le vide immense et sombre. Mes nerfs lâchaient. Même pas la force de pleurer. J'étais un sac troué vers le bas qui perd son contenu, qui se vide inexorablement. Le démon

m'avait lâchée, abandonnée à mon sort. La peur conquérait tout en moi. Elle conquérait jusqu'à mon âme. J'aurais aimé la faire revenir. Mais c'était fini. Tout son sang avait coulé avant l'arrivée des secours. La lame est tombée sur le mauvais endroit. Elle est allée trop au fond. Non, je ne voulais pas qu'il en fût ainsi. Je restais tétanisée. Le désarroi m'engloutissait. Affalée à même le sol, je ne sus même pas comment ce morceau de tissu s'est retrouvé sur ma blessure à l'épaule droite pour arrêter mon sang qui coulait. Ma main gauche, plaquée contre, était tout mouillée. Les pleurs m'assaillirent enfin, les seuls appuis que je cherchais depuis qu'on était là, elle et moi, l'une auprès de l'autre, entourées de tout ce monde. Au fond, je voulais qu'il en fût comme réclamaient

ces voix : « - On doit la tuer ! ». Je voulais bien qu'on m'infligeât cette sentence, mais la justice ne permet pas cela. C'est le diable qui s'est joué de nous. Je l'ai tuée.

Moi, je ne veux désormais voir personne. Je pense à me suicider. Mais comment ? Je ne sais pas. En fait, je ne peux pas le faire. Je ne suis qu'une lâche ! Pourtant, j'ai tué une personne. Cela me conforte dans ma logique de recevoir une bonne correction. Avec le recul et le temps, un regard me revient chaque fois à l'esprit, persistant, sincère et compatissant. Le petit regard de ma fille me déchire la peau et m'arrache le cœur. Je me rappelle sa terreur et son cri ce jour-là, mais je ne l'ai pas écoutée. Je n'ai pas écouté ma petite ; sinon, on n'en serait pas arrivées là. J'ai très mal et pour de vrai. Je n'ai plus envie de vivre. J'arrive

quand même à me ressaisir en pensant aux larmes innocentes de ma fille. Je me dis : « Mais putain, sois forte, sinon qu'advindra-t-il d'elle si physiquement tu n'es plus de ce monde ? ».

Ça y est ! Elle a gagné. Je renonce à me donner la mort. J'espère que le mensonge qui ressemble tant à la vérité sera démantelé un jour tôt ou tard. Car en fait, on s'est battu toutes les deux comme deux chiennes enragées. Pourtant, ce coup de couteau sur mon épaule était destiné à mon cou. Il en fallait juste un peu pour que ce fût moi. C'était un coup aussi fatal qui manqua son but. Je ne comprends pas pourquoi. Si tout ce monde qui nous entourait était là avant qu'on ne se portât ces coups, elle ne serait certainement pas morte.



---

\*\*\*

Le soleil est accablant quand je foule pour la première fois le sol du centre de détention. Encore tout est allé très vite. J'ai été expédiée en un temps record. Du poste de police à la prison en passant par la justice en moins d'une journée. Les infirmiers du centre de détention s'occuperont de ma blessure. Je me suis dit, pour une fois, ils bossent vraiment bien dans leur administration.

Ce centre de détention ne m'est pas du tout étranger. Durant plusieurs mois, j'y apportais à manger à la petite Gnélen, emprisonnée pour infanticide. Elle m'a raconté toute son histoire et je l'ai toujours soutenue. C'est après un viol collectif qu'elle est tombée enceinte. Et la question

qu'elle s'est toujours posée était de savoir qui pourrait bien être le père de son enfant. Sinon, comment élever un enfant issu d'un viol collectif dont le visage rappellera sans cesse celui de chacun de ses violeurs ? Comment élever, prendre soin d'un enfant qu'on pourrait voir comme une mauvaise odeur qui nous colle à la peau, qu'on pourrait détester ?

Elle a passé neuf mois à porter une grossesse dont elle ne connaissait pas le propriétaire. Elle détestait cette forme que prenait son ventre chaque jour. Enfin, elle accoucha. Des mois après, elle espérait encore voir quelqu'un venir réclamer la paternité de l'enfant. Mais rien. Et elle supportait de plus en plus mal de garder un enfant dont elle ne pouvait montrer le père à personne. Finalement, elle prit

sa décision. Elle alla jeter l'enfant dans le grand puits du grand rond-point du quartier. Le petit garçon de neuf mois a été repêché déjà mort.

Moi, je rends donc grâce à Dieu en venant à mon tour dans ce centre. Chez nous tout est question de destinée. Si je suis là aujourd'hui, c'est Dieu qui l'a voulu. Personne n'est épargné de la prison. Il est dit que tout ce qui est écrit et mis dans la terre qui a servi à nous façonner nous arrivera inéluctablement. Pourtant, le devin m'avait prévenue que ses cauris ont parlé et validé mon sort. J'ai injecté toutes mes économies dans les sacrifices afin de conjurer le mauvais sort. Mais voilà le résultat. Ce qui devrait arriver est arrivé.

\*\*\*

Je n'ai pas mangé de la journée. Mon ventre me picote. Je redoute que mon éternel mal de ventre recommence. Ce mal de ventre diabolique qui me suit depuis ma tendre enfance et qui, j'en suis sûre, est la cause de tous mes problèmes. Je ne suis jamais tombée enceinte par exemple, ce qui a ouvert un boulevard de malchances pour moi à avoir une coépouse. C'est la pauvre femme qui est morte suite à notre bagarre, ma coépouse.

Vous vous demandez certainement comment j'ai pu avoir une fille étant stérile. Eh bien, c'est une récompense de Dieu, j'en suis persuadée. Je vais vous expliquer. Assata, ma fille, je l'ai recueillie, une nuit en sortant de l'hôpital pour ma traditionnelle visite

---

concernant mon mal de ventre. Elle était posée un peu devant, à droite, dans la pénombre, auprès du mur, dans son berceau. Elle était bien sécurisée de sorte qu'on puisse l'apercevoir facilement. Je marchais, soucieuse de mon sort quand, arrivée à son niveau, comme attirée par une force, je regardai du côté du mur et vis le berceau tout neuf posé là. Je m'y approche, regarde là-dedans, et vis le visage d'un bébé. Mais que n'a été ma surprise ! Je me dis que sa mère se serait éloignée pour un besoin. Je restai là pour veiller, mais mon attente commençait à dépasser les limites de la normale. Personne ne se présentait. Assise à même le sol, je regardais tantôt l'enfant, qui me regardait et me souriait, tantôt d'un côté et l'autre de la rue. Personne ne venait dire que c'était son enfant. Ainsi, après

plusieurs heures d'attente, les gens commençant à se faire rares déjà dans les environs, je conclus que l'enfant, qui était une fille, était sûrement abandonnée. Je vis que la personne qui en était responsable, certainement sa mère, n'avait visiblement aucune volonté de lui faire du mal. Selon toute évidence, elle cherchait à la protéger. Son geste était tellement évocateur qu'il semblait dire à un passant bienveillant : « Prenez cet enfant et occupez-vous en. ». Elle était bien vêtue de la tête aux pieds et enveloppée dans une couverture chaude. Elle ne pleurait pas et semblait curieuse de comprendre ce qui se passait autour d'elle. Je me suis posé beaucoup de questions. Qui a bien pu abandonner un tel ange et pourquoi ? Est-ce qu'une autre a ainsi mis au monde l'enfant que

---

mon ventre n'a jamais porté ?

Elle portait un bracelet en cuir neuf cousu avec du fil blanc avec certainement du papier à l'intérieur. C'était une sorte d'amulette de protection, je ne sais pas trop. Après avoir attendu en vain, je prends l'enfant et son berceau et les amènent à l'intérieur de l'hôpital où je discute longuement avec les médecins qui se sont saisi de l'affaire, promettant de me confier la garde de l'enfant si personne ne se manifeste pendant une certaine période.

J'étais très pensive avec de nombreuses questions que je me posais. Comment peut-on abandonner un bébé ? Un être innocent.

Moi, j'étais très heureuse et ne finissais pas de remercier Bon Dieu qui n'oublie personne.

Quelques mois après, les autorités me confiaient officiellement la garde du bébé, qui reçut de notre part un prénom et un nom. Je lui donnais à téter. Et cet attachement entre mère et enfant s'établissait progressivement entre nous. Dieu, dans Sa grande miséricorde, venait de faire de moi une mère au moment où je ne m'y attendais pas du tout. Jamais je n'ai vécu un tel bonheur. Mais les êtres humains sont comme ils sont. Certains ont partagé mon bonheur, d'autres par contre, ouvertement m'ont traitée de femme infertile. Quelle haine ! Mais je m'en foutais éperdument. Avec ma fille, le bonheur était au comble. Ses premiers pas, ses premiers mots, ses premiers tâtonnements, j'ai tout assisté. Grâce à elle, j'ai connu la sensation d'être mère. Elle grandissait comme un ange.



---

Je me disais très souvent que c'est une autre qui a fait ma grossesse à ma place. Elle était aimée de tous à tel point que j'en avais peur. Je l'aimais énormément aussi. Vous allez le trouver rigolo mais j'avais finalement peur, peur de mon propre bonheur. Parce que cela finit toujours par un malheur comme maintenant, là où je vous parle, de la prison.

Etre ici, je le mérite bien. J'ai mal fait, je paye. C'est tout normal et j'accepte bien cela. Ce qui me tracasse, c'est en fait le regard terrifié de ma fille lors de mon arrestation. Je garde encore ce regard en mémoire qui tourne en boucle dans mes pensées. Comment vit-elle sans moi ? Est-ce qu'ils prennent bien soin d'elle ? Ils l'aimaient bien tous quand même. J'ai peur que leur aversion à mon égard ne déborde sur elle,

qu'ils la haïssent comme moi. Ce jour-là, elle avait tellement crié. Je me dis maintenant pourquoi je n'ai pas écouté son cri, pourquoi je n'ai pas essayé de comprendre sa peur. Mais, on ne fuit pas son destin. Sinon d'habitude quand ma coépouse commençait, je me retirais dans ma chambre jusqu'à ce que sa rage s'apaisât. Qu'est-ce qui m'a prise ? Pourquoi avais-je en ce moment précis cette maudite lame en main ? Quand même c'est déjà fait. Et me voilà en cellule avec de nombreuses autres détenues. Tout est dépeuplé pour moi. Je me sens seule. Sous mes yeux, un grand vide ; et dans tout mon être, c'est un abîme d'inquiétude et de remords qui me tourmente.

Rien ne semblait exister quand d'un geste brusque, une femme vint avec une force inouïe pour arracher de ma main le bracelet

---

en cuir de ma fille. Il y a quelques jours, je l'avais repris avec elle pour augmenter sa taille, mais à cause de ce problème, je n'ai pas pu le faire. Malgré mes profondes rêveries, j'émis une résistance hors norme à la brusque attraction que je subis. J'eus un geste fort, arrachai le bracelet et repoussai cette brute de fauve qui se replia, marqua une pause et retenta de m'agresser. Je fis tout pour la calmer afin d'engager le dialogue avec elle, car je n'ai pas intérêt à me battre ici et me faire remarquer.

- Qu'est-ce que tu me veux, ma sœur ?

- Ça !

- Quoi ça ?

- Ce bracelet en cuir que tu as dans les mains.

- Ce bracelet ?

- Oui, ce bracelet. Il est pour

ma fille, lança-t-elle, les yeux écarquillés, les narines renflant. Il y a sept ans de cela, mais je le reconnais comme si c'était hier ; ajouta-t-elle.

- Ta fille ? lui demandai-je, très étonnée par son propos, pour l'inviter à poursuivre. Une peur bleue m'envahissait. La peur de perdre ma fille. Et si elle était la vraie mère de ma propre fille. En moins de soixante secondes, mon esprit a, à la fois, posé mille questions et donné mille réponses. Mais putain ! c'est quoi mon problème ? Pourquoi sept ans après, il a fallu que je vienne en prison et que je retrouve la mère biologique de ma fille ? Qu'est-ce que la pauvre gamine va penser de tout ça ? Surtout, qu'est-ce qu'elle va penser de moi ? J'ai peur qu'elle me déteste. Depuis le berceau, j'ai pris soin d'elle. Je

---

lui ai donné à téter. J'ai veillé sur elle. Je l'aime comme si elle est sortie de mes entrailles. Elle ne se connaît pas une autre mère en dehors de moi. Je ne lui ai pas dit que je l'ai recueillie dans la rue. C'est moi qui suis sa mère.

- Je t'en supplie, je reconnais ce bracelet. Quand on se séparait, je le lui ai mis au bras. Rends-moi mon enfant. Je sors bientôt de la prison. Je pourrai m'occuper d'elle. Je t'en serais éternellement reconnaissante. Durant toutes ces années, j'ai toujours cru qu'elle n'était plus en vie et que je ne la reverrais plus jamais. Je reconnais ce bracelet. J'ai eu tort de l'abandonner.

- Écoute-moi ma sœur, assieds-toi et essayons de nous comprendre. Allons doucement. Je comprends bien tout ce que tu dis. Les autres, stupéfaites face à cette étrange

scène, étaient toutes aussi intéressées de savoir comment tout cela allait finir. Elle s'assit et écouta. J'ai eu officiellement la garde d'Assata de la part des autorités, parce que lorsque tu l'as abandonnée, c'est moi qui l'ai trouvée, puis confiée à la maternité.

- C'est mon enfant. Assata, tu lui as donné le prénom Assata, c'est un joli prénom. C'est mon enfant, je t'en supplie. L'étrange femme n'était plus agressive. Elle avait les yeux remplis de larmes et avait pris ce ton de pitié, qui exprimait toute sa volonté d'attendrir son interlocutrice, qui vivait là une autre déconcertante histoire.

- Je voudrais te demander une dernière chose, reprit l'autre, partagée entre le doute et la certitude. Qu'est-ce que tu avais mis dans son bracelet en cuir que

je tiens là dans la main ? Si tu trouves, je te croirai et je te ferai des propositions.

Elle commença, pour être plus convaincante, par dire d'abord où et quand elle avait abandonné la petite Assata, puis dit enfin ce qui se trouvait dans le bracelet. On l'ouvre alors, en découpant soigneusement le fil qui le fermait. C'est exactement ce qu'elle a dit. Elle a trouvé juste, mince !

Je fus envahie en même temps par une sérénité absolue d'avoir retrouvé la mère biologique de ma fille et une peur aussi absolue de la perdre. Je me suis alors retournée vers elle, l'ai prise par les deux mains, l'ai mise en confiance et lui ai demandé de raconter comment elle en est arrivée là.

« Tout cela est bien compliqué, commença-t-elle, avant de marquer un silence plus ou moins

long qui prit fin par une forte expiration comme pour marquer un grand soulagement ou pour rassembler assez de courage avant de poursuivre. La cellule était devenue calme, toutes les oreilles attentives. Je m'appelle Rimaye. Je sors dans quelques jours après avoir purgé sept ans de prison justement pour avoir abandonné ma fille. Disons pour avoir tué ma fille selon la justice. Ils ont cru que je l'avais tuée. Je leur ai expliqué en vain que je ne l'ai pas tuée, mais ils ne m'ont pas cru et m'ont jetée en prison. J'ai été une vraie conne, et jusque-là, je m'en veux encore et encore. Ce soir-là où je l'ai abandonnée, vous ne pouvez vous imaginer combien j'ai pleuré. J'ai passé toute la nuit les yeux ouverts, mais jamais je n'ai pu avoir le courage de sortir pour aller la reprendre...



---

Mon histoire est à la fois simple et compliquée. Au fait, après mon mariage, mon mari est allé à l'aventure. Il a mis des années sans revenir. Pour une jeune femme, c'est vraiment difficile. Très souvent, il me manquait terriblement. Et finalement, je ne pouvais plus supporter. A ma grande surprise, une nuit, je me retrouve dans le lit de son petit frère. J'avais vraiment envie de sexe. Je ne sais pas comment tout cela est arrivé. Mais j'en ai fait une habitude. Je n'avais pas pensé que je pourrais tomber enceinte par la suite. Mais malheureusement, c'est ce qui arriva. Je suis tombée enceinte. Au fil du temps, mon ventre grossissait. On ne peut pas cacher un état de grossesse. Tout le monde était au courant. Les choses se sont ainsi empirées. Il n'y a rien à faire, j'étais enceinte

du petit frère de mon mari. A la surprise générale, mon mari depuis l'extérieur dit qu'il me soutenait et qu'il fallait que toute la famille me foute la paix. Ce soutien en réalité ne m'a pas vraiment aidée. J'avais honte de mon comportement. Et je voudrais plutôt être blâmée, mais rien. Alors, je me suis dit qu'après la maternité, je ne garderai pas l'enfant. Ainsi, à la fin des neuf mois de grossesse, je mis au monde une fille. Une semaine après, l'enfant fut baptisée. Elle s'appelait Mariam. Ce bracelet, je l'ai fait fabriquer le lendemain de son baptême. Mon plan était tracé. Le surlendemain, vers le crépuscule, je sors en catimini avec elle, dans son berceau, et vais la déposer où tu l'as trouvée. Tu ne sais pas combien j'ai eu mal. Personne ne sut tout de suite ce que j'avais fait. Je croyais réparer ainsi mon tort.

---

Mais je ne parvins qu'à l'empirer. Ma famille sut que je n'avais plus l'enfant. On m'interrogea pour savoir où je l'ai laissée. Mais, malgré l'insistance des uns et la menace des autres, je répondis ne pas savoir. Alors ils alertèrent la police. Quand bien même, l'enfant ne fut point retrouvée. J'ai été condamnée ainsi à la prison ferme. Par ailleurs, en confectionnant ce bracelet en cuir pour elle, c'était dans l'espoir de la retrouver un jour. Bonne femme, c'est Dieu qui t'envoie à moi. Tu m'es une grâce.

- Rimaye, je ne sais pas quand est-ce que je sortirais d'ici. Mais Dieu merci que toi tu sortes dans quelques jours. Tu pourras t'occuper de notre fille. Je veux simplement que tu lui donnes du temps et ne rien lui dévoiler de son histoire pour le moment. Il faut éviter tout choc.

Au final, je me dis que c'est une bonne chose que tout se soit passé ainsi. Merci à Dieu d'avoir repris une maman et redonner une autre à la petite Assata. Je sens que Rimaye est une bonne personne qui pourra combler le vide que j'ai créé autour d'elle.

\*\*\*

La fièvre est retombée et je commence à ressentir la dure condition de la vie de prison. Pourtant, on ne manque de rien ici. Mais là n'est pas la question, c'est le fait d'être privé de ta première liberté, celle du mouvement, qui est atroce. On ne s'habitue jamais. Pour ma part, on me dit que j'en ai pour vingt ans. Et cela m'effraie quand je pense qu'à ma sortie, ma

---

filles aura vingt-sept ans.

\*\*\*

Journal pour journal, cela fait déjà cinq mois, que Rimaye a été libérée. Après sept ans de détention, il lui faudra certainement du temps et assez de force pour réapprendre à vivre, pour amorcer un nouveau départ. Depuis les premiers regards dans lesquels elle peut lire « - C'est elle qui était en prison pour ceci ou pour cela. » jusqu'à ceux sous lesquels elle finira par passer inaperçue, il y a du chemin à faire. Cependant, l'idée de retrouver, à sa sortie, l'enfant qu'elle avait abandonnée la reconfortait beaucoup. Elle a un but auquel s'accrocher pour repartir. Tout cela n'est point un

exercice facile, mais elle doit bien s'y essayer et tenter d'y parvenir. Se mettre debout demande parfois beaucoup d'habileté.

De son côté, Doussota, dans la prison, apprend à vivre comme il se doit. Elle demeure une détenue exemplaire. En côtoyant des personnes qui ont commis, pour certaines, le même crime qu'elle, elle apprend petit à petit à oublier, sinon à minimiser le souvenir du drame dont elle est responsable même si parfois, elle demeure silencieuse, le regard perdu dans le vide, en proie à des profondes réflexions. Malgré le temps, on voyait souvent que l'idée d'avoir enlevé une vie humaine froidissait Doussota. Souvent, elle se disait intérieurement qu'elle aussi pouvait en périr. Elle ne voulait que se défendre, ne plus continuer à être provoquée et insultée tout

le temps par une femme qu'elle dépassait en âge. Elle a seulement eu assez de chance de n'avoir pas eu une artère sectionnée. Ce couteau, dont la pointe est allée se loger dans son épaule, pouvait tomber sur n'importe autre quel point de son corps. Mais rien de vital n'a été touché chez elle. Elle a été seulement blessée. Et que n'a été sa force pour retirer ce couteau de sa chair qui ne sentait plus rien tellement que la tension était vive. Mais voilà, la détention lui donne le temps de réfléchir. Dans toutes choses, il y a parfois la manifestation d'une volonté supérieure, elle finit par comprendre cela. L'âme de Kariéta devait être rendue par sa main. C'est ce qui fut promis. C'est ce qui fut aussi. Cette lame n'était là que pour couper les fils de la tresse d'Assata, seulement les fils de la tresse.

- Doussota, qui est allé dire à la tutrice de Doungo que je la maltraite ? demanda Kariéta, qui portait un pantalon en nylon, moulant, au-dessus duquel était négligemment attaché un pagne qui s'arrêtait juste au-dessous des genoux, et un t-shirt gris, aussi en nylon et moulant.

- Qui est allé dire à la tutrice de Doungo que tu la maltraites ? Je n'en sais rien, peut-être c'est elle-même.

- En tout cas, *ni aw b'a aw ka nafigidenya la, aw y'a koun ta ka bo ne kan de<sup>2</sup> !* Commença à insulter Kariéta. Et comme de l'huile jetée sur le feu, tout alla très vite et finit par ce par quoi ça a fini.

Cette scène, Doussota la passait parfois en boucle dans sa tête, et ne comprenait jamais pourquoi et

---

2. « Si vous faites vos escroqueries, ne me mêlez pas dedans ! »



comment tout cela fut arrivé.

\*\*\*

Pratiquement, au bout de cinq ans de détention, Doussota connaît enfin beaucoup de détenues, dont Lalita, une étrangère, arrêtée pour trafic de stupéfiant et qui est là depuis trois ans déjà ; Kaniba, une bonne qui a tenté de tuer sa patronne et son mari en mettant de l'eau de javel dans leur nourriture, qui est là il y a six mois ; Gladisse, une très belle jeune dame qui est là pour une affaire jugée très grave. Elle est à sa quatrième année de détention. Elles partagent toutes la même cellule. On les voit toujours ensemble dans la cour, à l'heure de la pause, autour de Doussota,

qui est pratiquement une sœur aînée pour elles et qui aime les reconforter.

La sirène a retenti. C'est l'heure de rentrer. Le ciel est bien limpide au zénith. C'est le début de la période de chaleur. A l'horizon, le soleil étale un beau drap d'or. Dans la cour, quelques tourterelles picorent encore des graines avant de rejoindre leurs nids ou leurs branches. Bientôt, les roussettes peupleront le ciel crépusculaire et l'on entendra l'appel du muezzin à la prière. Les portes des cellules se ferment, à un intervalle régulier, les unes après les autres, en fonction du temps que prend le contrôle de chacune d'elles.

L'horizon est sur le point de finir d'aspirer le soleil quand Doussota et ses amies sont déjà dans leur cellule. Le temps passant, elle a entendu beaucoup d'histoires,

---

certaines simples, comme des cas de vol, ou d'autres plus graves comme des cas d'homicide.

Assise sur son matelas, le dos plaqué contre le mur, la tête de Lalita, posée sur ses jambes allongées, Gladisse, contrairement à son habitude, est celle qui a pris l'initiative de s'exprimer ce soir comme gagnée par une soudaine envie de se vider, de se libérer, de ne plus continuer à se cacher derrière cette histoire à cause de laquelle elle est là maintenant en cellule. « – Je viens du Nigeria, commença-t-elle par dire, la main droite se promenant dans les cheveux de Lalita, qui tenait les yeux fermés et semblait aimer ce geste sensuel. Je suis issue d'une famille aisée. Mon père est un grand homme d'affaires. Ma mère est institutrice. J'ai une sœur qui vit chez les Blancs. Au fait, j'ai étudié

jusqu'à l'université. Je sortais avec un jeune monsieur d'une trentaine d'années. Il se nommait Kevin. Il avait beaucoup d'argent, des voitures et une magnifique villa. Tout marchait très bien avec lui. Mais je ne comprenais pas comment il était si riche. Je ne savais pas exactement ce qu'il faisait. Il me donnait tout ce dont je pouvais avoir besoin. Je l'aimais. On vivait une belle histoire. Parfois, il lisait dans mon attitude que je désirais bien savoir ce qu'il faisait, puisque je ne lui ai jamais demandé cela ouvertement. Alors, un jour, pendant un après-midi, il vient me prendre dans sa voiture. Il ne me dit pas où on part. On va jusqu'à sortir de la ville et arrive à une maison abandonnée au fin fond de la brousse. Il n'y avait que des chants d'oiseaux. Je lui demande c'est quel endroit. Il

sourit, et me fait savoir que c'est son lieu de travail. Il travaille avec d'autres personnes. C'est étrange quand même. Il m'invite à venir. Je sors de la voiture et le suis... A l'entrée, je fus frappée par une odeur nauséabonde et très difficile à respirer. Je ne pus rester là-dedans pendant une seconde. Je n'avais jamais soupçonné que c'était ce qu'il faisait. Je fus horrifiée par cette scène que je croyais seulement exister dans les films d'horreurs. J'ai vomi toutes mes entrailles. Il tenta de me calmer en me faisant prendre de l'alcool... Sur le chemin de retour, il prit l'initiative de m'expliquer posément pourquoi il faisait cela. J'en fus vraiment tourmentée. Mais il finit par être convaincant. On rentre. Mais je passe une bonne semaine avec l'image de cet horrible endroit qui

me hantait toujours. Je dormais mal. Il me fait alors savoir que pour que je puisse oublier, je dois venir une deuxième fois. Il me convainc. Je viens alors pour une deuxième fois. A la longue, je finis par m'y habituer.

Un jour, il me proposa de travailler avec eux. Ils étaient une dizaine de personnes. Il y avait deux jeunes filles. Elles étaient toutes très belles et bien vivantes. J'acceptai la proposition, puisqu'elle était vraiment juteuse. Et comme service, je devais amener ou distribuer, je ne sais pas, les marchandises aux clients comme les deux autres demoiselles du groupe, qui devaient beaucoup voyager également. Au fait, je ne me suis jamais dit que je pourrais être prise un jour... Mais malheur à moi. Ce jour-là, à la frontière, je ne sais pas ce qui les a pris

---

d'amener ces chiens renifleurs. Nous voyagions par voie terrestre. Là, le risque d'être démasqué est minime. Ce geste de la police des frontières m'a vraiment surpris. Je me demandais pourquoi ce bâtard de chien insistait sur ma valise. La marchandise était enfouie au beau milieu de mes habits. J'avais peur à mourir. Mais ce qui devrait arriver arriva finalement...

Aujourd'hui, ajouta-t-elle, avec la prison, je me rends compte que je faisais du mal, du mal au vrai sens même du terme. Tous ces organes humains, et durant toutes ces années, font vraiment beaucoup de personnes tuées ! Je regrette profondément aujourd'hui et espère que ces années que je vais faire en détention constitueront une sorte de détergent pour nettoyer ma conscience. »

\*\*\*

Doussota connaissait pratiquement l'histoire de beaucoup de ces jeunes dames, parce qu'elle savait les écouter. Elle les mettait en confiance en parlant souvent de ce qu'elle a commis comme crime devant elles sans ambages. Nul n'échappe à son destin, disait-elle très souvent à la fin de ses discours. Elle les encourageait à parler. Et quand elles se mettaient à parler, elle prenait le temps de les écouter. Elle savait que certaines parmi elles avaient vraiment besoin de s'exprimer et d'être écoutées. Cela soulage. Et comme on le dit chez nous, *kouman yé lafia yé*<sup>3</sup>.

---

3. Expression bambara qui veut dire : La parole est un soula-



---

Kaniba, la plus jeune de celles avec qui elle causait, se faisait tout le temps insulter et battre par sa patronne. « ... Elle ne me donnait pas à manger quand ça la plaisait, racontait-elle. Elle préférait aller mettre le reste dans la poubelle que de me le donner comme si je ne suis pas l'enfant de quelqu'un. Même on ne traite pas son chien comme ça. Quand elle se fâchait, elle me traitait de tous les noms et menaçait de ne pas me donner mon argent au moment de mon retour au village. Mais qui ne fait pas d'erreur dans sa vie ? Qui n'oublie pas quelque chose ? Parfois, même pour un rien, elle se défoulait sur moi. C'était vraiment trop. Elle ne laissait ni mon père ni ma mère. Elle les insultait tous. Qu'est-ce que mes parents lui ont fait ? Moi aussi

j'ai pris ma décision, la prochaine fois qu'elle va me causer du tort en m'insultant ou en me frappant, elle et son époux, qui ne dit rien quand elle agit ainsi, je vais les tuer tous les deux, et je vais aller en prison, *ni allah son na*<sup>4</sup>. Quelque chose se fera quand même. C'est en étant dans cette situation, je me rappelle bien, qu'un lundi soir, de son retour du travail, elle trouve que j'ai mal nettoyé le salon et me fait reprendre le nettoyage. Je ne dis rien comme d'habitude. Et, comme si cela ne suffisait pas, elle passe tout le soir à m'insulter jusqu'à mes parents. Au moment de dîner, elle ne me donne pas à manger aussi. Je me couche le ventre vide. Demain quand même, me suis-je dit intérieurement, tout cela finira... A cinq heures du matin, elle me

---

4. « S'il plaît à Dieu. »

---

réveille. Comme d'habitude, ce sont les mêmes corvées, après lesquelles je pars au marché pour venir préparer le déjeuner avant le retour des enfants de l'école. Ce jour-là, j'achète mes condiments et une bouteille d'eau de javel... Les enfants ne m'ont rien fait. Ce sont leurs parents. Alors je verse dans leur part de sauce toute la bouteille. Malheureusement, c'était trop. L'odeur les avertit. Et finalement je suis là... ». A ces mots, elle avait marqué une pause, et ne parvint plus à retenir ses pleurs. On la laissa pleurer. Ça pourra l'aider à se vider de tout cela...

\*\*\*

Nous sommes en pleine période hivernale. L'air est propre et le

temps est frais. Les herbes rases, mais bien denses et vertes, égaièrent la vue. Kaniba a été libérée il y a quelques quatre mois de cela. Même si cela lui fit plaisir, au moment de sortir, de commencer à respirer à nouveau l'air de la liberté, elle se sentit un peu triste de manquer de la compagnie de Doussota, Gladisse et Lalita, qui devait être libérée bientôt aussi.

\*\*\*

La semaine passée tout près, Assata venait rendre visite à sa mère, qui a insisté de toutes ses forces pour qu'ils la laissent venir la voir. Puisque depuis son entrée en prison, pratiquement neuf ans de cela, elles ne se sont pas vues. Assata est maintenant une jeune

---

filles. Depuis sa visite, sa mère n'est plus la même. Quelque chose a été touché en elle. Elle est absorbée par des profondes réflexions. De toute évidence, sa fille n'est pas comme elle voulait la voir. Elle n'est pas heureuse. Elle vit mal. Elle n'est plus la petite Assata qui lui souriait lors de leur première rencontre, qu'elle a allaitée, qui était pleine de vie et si joyeuse. Qu'est-ce qui l'a affadie ainsi ? Comme elle a maigri ! A-t-elle appris qu'elle a été abandonnée ? Dans quelle circonstance elle est née ? Sait-elle enfin qui est sa vraie mère ? Pourquoi elle a ces cicatrices sur les bras ? Est-ce qu'elle se comporte mal ?... Des sombres pensées et mille questions tournaient et se retournaient dans la tête de Doussota depuis sa rencontre avec Assata. Pensées et questions

auxquelles elle ne trouva des réponses, jusqu'à ce moment où elle est brusquement retirée de ses sombres rêveries par ces sons de sirène qui ne retentissent que pour signaler les cas d'évasion. Certainement, c'est Bassani qui vient encore de se faire la belle... Ha ! Bassani *t'a dabila fiyew*<sup>5</sup> !

---

5. « Bassani ne cesse jamais. »

## REMERCIEMENTS

Il est normal qu'à la fin de ce livre nous remercions tous ceux qui, de loin ou de près, ont joué pour qu'il (le livre) voit le jour.

Il s'agit notamment du programme Voice des Pays-Bas, qui finance le projet KOUMAN YÉ LAFIA YÉ, « *Se raconter pour se libérer* » ; l'ONG OXFAM Mali ; la Direction nationale de l'Administration pénitentiaire et de l'Education surveillée (DNAPES), la Direction du Centre de Bollé et l'ensemble de ses travailleurs. Sans eux, il serait difficile de réaliser ce présent ouvrage.

Nous saluons par dessus tout les 65 pensionnaires volontaires du Centre de Bollé qui ont accepté d'être interviewées pour permettre la réalisation du présent ouvrage.

ISBN : 978-99952-902-2-1



9 789995 290221



Doussota connaissait pratiquement l'histoire de beaucoup de ces jeunes dames, parce qu'elle savait les écouter. Elle les mettait en confiance en parlant souvent de ce qu'elle a commis comme crime devant elles sans ambages. Nul n'échappe à son destin, disait-elle très souvent à la fin de ses discours. Elle les encourageait à parler. Et quand elles se mettaient à parler, elle prenait le temps de les écouter. Elle savait que certaines parmi elles avaient vraiment besoin de s'exprimer et d'être écoutées. Cela soulage. Et comme on le dit chez nous, *kouman yé lafia yé*.



Kalan  
ANI QNETA  
1 LP 2 M



ISBN : 978-99952-902-2-1

